

il vit bien qu'il n'y avait point à aller à l'encontre des opinions de son chef. Après tout, peut-être valait-il mieux, pour l'avantage commun, qu'il en fût ainsi. L'optimisme rendrait au comte Arthur son énergie.

Celui-ci venait, en effet, de retrouver cette faculté de l'illusion qui est pour tant d'hommes le secret du courage.

Au lieu d'envisager le péril sous l'aspect de la réalité il versa dans l'universel travers du temps. Il se grisa de mots.

— Allons, dit-il, ce n'est pas le moment de chômer mais d'agir. Prenons donc les mesures nécessaires.

Et, comme il avait fait un mois plus tôt, il ouvrit le conseil des grandes résolutions.

— Voici ce que nous allons faire..., commença-t-il.

Il s'interrompit. Le bruit des sabots d'un cheval sur les dalles de la cour du manoir les avait fait tressaillir tous les trois.

On n'avait pas de domestiques à commander. En conséquence, Saint-Julien courut ouvrir lui-même et se trouva en présence d'un homme couvert de poussière et de sueur, portant le costume des courriers militaires, c'est-à-dire le bonnet des hussards à longue pointe à gland d'or, le dolman à brandebourgs et les bottes molles. Cet homme était armé jusqu'aux dents. Il tenait un pli cacheté à la main.

— Le citoyen Killerton ? demanda-t-il après avoir salué militairement.

Avant que Pinsard de Saint-Julien pût répondre, le ci-devant comte de Kergroaz s'était avancé.

— Qu'y a-t-il ? Que veux-tu de moi, citoyen ? dit-il avec hauteur au soldat.

Celui-ci tendit la missive au cachet de cire rouge et s'expliqua :

— Citoyen, je suis à ta recherche, depuis hier soir, par ordre du citoyen représentant Jean-Bon-Saint-André.

Killerton dissimula son trouble et questionna en jouant la plus complète indifférence :

— Que me veut le citoyen représentant ?

— Je ne sais. Mais cette dépêche doit te l'apprendre. Je dois rapporter la réponse.

Le comte Arthur rompit le cachet et lut l'étrange et menaçante missive qui venait de lui être remise. Elle contenait ces mots :

*Citoyen délégué.*

Je reçois en la ville de Morlaix, où je suis de passage, un ordre de la Convention nationale qui me confère tous les pouvoirs pour la défense des cinq départements bretons. Ces pouvoirs sont illimités et annulent tous les pouvoirs antérieurs. En conséquence, je te requiers de venir conférer avec moi des attributions que tu entends conserver. J'ajoute que je serai fort aise, connaissant ton patriotisme éclairé, de te voir mettre à néant certaines accusations que je tiens pour mal fondées et réduire au silence les calomnieux.

Killerton replia la missive officielle et fit don d'un écu au porteur, en lui jetant ces brèves paroles :

— Tu diras au citoyen représentant que je le licite de la marque de confiance dont l'honneur la Convention, et que j'irai demain conférer avec lui de nos droits et de nos devoirs respectifs. Dis-lui que, rentré hier de Roscoff, je ne puis partir aujourd'hui, mes chevaux étant surmenés.

Le soldat salua militairement, enfourcha sa bête et partit au grand trot. Il n'avait pas même demandé à se reposer.

Lorsque le délégué du Comité de salut public rentra dans la pièce où Jorge Darros gisait encore sur son sofa, une expression de morne épouvante était répandue sur son visage. Le notaire en fut bouleversé.

— Miséricorde ! s'écria-t-il, essayant de plaisanter, que t'arrive-t-il, citoyen délégué ? On dirait que tu viens de voir la mort !

— Trêve de railleries, notaire ! riposta Killerton, l'œil sombre. Je viens de voir la mort, en effet, la mort par la guillotine. Nos ennemis ont travaillé depuis hier, et la chance les sert contre nous. Leur plainte est entre les mains de Jean-Bon-Saint-André, et celui-ci vient de recevoir de la Convention le mandat illimité, correspondant à la dictature absolue qu'il avait sollicitée. Je ne suis plus rien.

Pour la troisième fois, un silence de mort pesa sur les hommes. Et, comme si une sorte de caprice de quelque génie occulte leur soufflait à tour de rôle l'énergie ou le découragement, ce fut Saint-Julien qui, cette fois, réagit le premier contre cette torpeur.

— Tu n'es plus rien, dis-tu ? s'écria-t-il. Allons donc ! Tu es encore tout. Use de ton pouvoir avant que les représentants aient fait usage du leur.

Et, pour seconder l'espèce d'atonie en laquelle Arthur de Kergroaz était retombé, il ajouta avec une fougue enflammée :

— Ne comprends-tu pas ce que je veux dire ? Il faut agir avec promptitude et décision. Il est impossible que Jean-Bon-Saint-André ait déjà notifié ses pouvoirs nouveaux à toutes les autorités. En tout cas, tu n'es point encore relevé des tiens. Ne peux-tu avoir dès ce matin, expédié des ordres formels ?

— Quels ordres aurais-je pu expédier ? demanda Killerton, dont la pensée semblait se mouvoir difficilement.

— Quels ordres ? Mais n'eusses-tu donné que celui de fusiller cet Alain Prigent, il serait valable, et tu aurais fait là bonne besogne.

Le gentilhomme assassin se leva tout d'une pièce. Le conseil de Saint-Julien secouait son esprit engourdi.

— Oui, dit-il, je vais faire ce que tu dis-là. C'est chanceux, car j'ai remis moi-même ce Prigent aux mains de Thiard. Mais, bah ! lui disparu, il me sera plus facile de me disculper. Allons, Saint-Julien, les bêtes doivent être reposées. Va les seller et envoie-moi Ralph.

— Que voulez-vous faire ? questionna Jorge Darros avec consternation.

— Partir sur-le-champ, mon cher notaire, ricana Killerton. Il nous faut prévenir nos ennemis. A la guerre comme à la guerre,

— Mais, gémit le tabellion, qu'allez-vous faire de moi ? Je suis incapable de me remuer.

— Au fait, murmura Saint-Julien avec un regard de dédain, je ne vois pas bien à quoi Me Darros pourrait nous être utile. Qu'il reste donc ici à se reposer. Il viendra nous rejoindre où nous serons dans quelques jours.

— Et où serez-vous ? interrogea le notaire, ravi qu'on ne lui infligeât pas une nouvelle chevauchée.

Le comte Arthur éclata de rire et risqua une plaisanterie qui fit faire la grimace au tabellion.

— Où serons-nous ? Malin qui pourrait le dire ! En prison peut-être. Mais vous y viendrez tout de même.

Et sans insister plus longuement, il prit dans un secrétaire plusieurs feuilles de parchemin sur lesquelles il écrivit à la hâte, d'une grosse écriture droite, des ordres sur lesquels il apposa son cachet de délégué omnipotent.

Et tout à coup il se redressa avec une nouvelle expression d'effroi peinte sur le visage.

— Qu'est-ce qui vous arrive encore ? demanda placidement le notaire, qui respirait maintenant qu'il était sûr de ne point voyager.

— Il m'arrive, répondit Arthur, que j'ai laissé Mathurin à Roscoff avec la permission de ne rentrer que ce soir. Il m'aurait été précieux pour porter cet ordre au fort Taureau. Il n'y a que lui en qui j'aie confiance.

— Bah ! riposta Jorge Darros, vous en serez quitte pour le porter vous-même, on n'est trahi que par les siens.

Comme un écho venu du fond de la salle, la voix de Ralph Gregh ajouta :

— Mathurin Le Bellec est un traître, Milord ; c'est lui qui a indiqué aux Bretons les caches de Balahic.

— Qu'en sais-tu toi ? cria fiévreusement le délégué à son serviteur. C'est la jalousie qui te fait parler.

— Oh ! non, prononça dédaigneusement la brute ! je ne suis pas jaloux d'un Breton. J'ai vu Le Bellec le soir de Brignogan.

— Et tu ne m'en as rien dit, double brute ! s'exclama Killerton avec fureur.

Ralph baissa la tête et balbutia une vague excuse. — Je n'en étais pas sûr avant la journée d'hier.

Hier, je l'ai vu dans les rangs de ceux qui criaient le plus fort.

Le comte Arthur haussa les épaules, et sa bouche laissa échapper cette réflexion assez insoucieuse :

— Si ce sont là toutes tes présomptions, il n'y a pas lieu de s'en mettre en peine. Prépare-toi à rejoindre Balahic, l'heure est venue.

— Ah ! fit l'Anglais, en fixant sur son maître un regard surpris et joyeux, c'est bien vrai, cette fois ?

— Oui, c'est bien vrai. Nous n'avons plus le choix, et il n'y a pas une minute à perdre. Je joue mon va-tout.

— Bravo, Milord ! s'écria l'Anglais ; et sa figure repoussante et bestiale en revêtit une sorte de noblesse. Est-ce que nous en serons ? Voilà cinq ans que j'attends le moment de frapper sur ces *dan Frenchmen*.

Les deux hommes se contemplèrent une seconde, et l'on eût dit que leurs âmes se miraient l'une dans l'autre.

— Tu es un brave homme, Ralph, prononça Arthur ; un fidèle serviteur de la vieille Angleterre. Ces chiens de Français n'ont pas d'hommes comme cela.

Et le grand seigneur de jadis tendit à son humble domestique une main sur laquelle celui-ci appuya des lèvres tremblantes.

Il y avait donc quelque chose de grand dans ces deux âmes de boue ; le sens du respect et l'amour de la patrie.

Cependant Saint-Julien rentrait, en tenue de départ. Lui, par exemple, n'avait rien de grand. Ce laquais dévoué jusqu'au crime à son maître aurait pu lui donner des leçons de noblesse. Le gentilhomme avait l'âme d'un laquais au sens déprimant de ce mot.

— Ecoute, dit Killerton à son ancien compagnon de débauches, je viens de prendre une grande résolution ; je te la communiquerai en chemin. C'est toi qui vas porter au fort Taureau l'ordre de fusiller le prisonnier au reçu de cette dépêche.

Et il tendit à Saint-Julien le pli qu'il venait de cacheter et sur lequel il avait mis sa griffe.

— Il est heureux, reprit-il, que Mathurin n'ait point été ici, car je lui eusse peut-être confié le secret. Ralph assure que c'est un traître.

— Tiens ! ricana le citoyen Pinsard, il a trouvé cela tout seul, ce Ralph ; je lui en fais mon compliment.

Les trois hommes prirent congé du notaire, toujours étendu sur son sofa. Dehors, ils enfourchèrent leurs bêtes, que Saint-Julien avait attachées par la bride aux anneaux du mur extérieur. Puis, piquant des deux, ils gagnèrent par le plus court la route de Morlaix.

A la bifurcation des trois chaussées, dont l'une, celle que devait prendre Ralph, menait vers le territoire de Lannion, par le chemin de Plouaret, ils s'arrêtèrent. Killerton leur montra les deux points opposés de l'horizon.

— Je joue ma partie suprême, dit-il gravement. Il faut que demain, à pareille heure, Alain Prigent ait cessé de vivre, parce que, dans trois jours, la flotte anglaise aura débarqué six mille hommes sur la côte de Primel. Il n'y a pas huit cents soldats à Morlaix, et tous les autres sont retenus à Brest. Je vais livrer d'un seul coup la Bretagne et deux représentants à la vieille Angleterre.

Il leva son chapeau pour saluer, et Ralph Gregh poussa trois énergiques hourras.

## II

### FEMME ET JUGE

Me Jorge Darros se réjouissait de n'avoir point fait partie de la nouvelle expédition.

Son dévouement à Killerton était très limité, les qualités effectives du personnage n'ayant jamais pris un développement considérable. D'ailleurs, en homme de bon sens, Me Jorge estimait que les affaires de son client périllicitaient, et le client lui-même lui semblait en fâcheuse posture.

C'était une jolie canaille que ce notaire ; et parmi ces quatre hommes, si profondément mais si diversement pervers, peut-être était-il le plus abject.